

EPREUVE ECRITE DE FRANÇAIS-PHILOSOPHIE

par **Xavier FANDRE, Professeur de Chaire Supérieure en CPGE**
à l'Ecole des Pupilles de l'Air de Montbonnot
et au Lycée Champollion de Grenoble

Jugé comme à la fois accessible et sélectif, le sujet de l'épreuve de français-philosophie du cru 2008 a fait – comme au bon vieux temps des Démocraties Populaires – quasiment l'unanimité des correcteurs. Mais pour les candidats, cela a été une autre paire de manches (qu'il eût peut-être fallu retrousser davantage), une autre *histoire*, et c'est pour la *penser* que nous entendons proposer ici un rapport qui ne se contente pas de déplorer, mais tend à indiquer, et qui cherche à prescrire plus encore qu'à proscrire.

*

*

*

*

Les coordonnateurs ne peuvent donc que se réjouir de ce que leur ambition de proposer une suite d'exercices à la fois intéressants, voire stimulants (doit-on rappeler que François Furet est l'auteur de *Penser la révolution française* ?), et réalisables, ait été perçue et globalement saluée comme atteinte. Ceci prouve, soit dit en passant, qu'il y a une large convergence de vues et d'attentes¹ de la part de l'ensemble du corps professoral sur la nature de cette épreuve, son esprit, ses objectifs et sa méthode. La correction – comme l'histoire – n'est certes pas une science exacte ; c'est à peine un art ; et certainement une tâche pleine d'*ingratitude* (dans les deux sens du terme !). Il n'en reste pas moins que l'évaluation, pour injuste ou même aléatoire qu'elle puisse parfois paraître, en particulier pour des épreuves littéraires – en dépit même de la constante préoccupation d'équité qui nous anime tous – repose sur des critères relativement objectifs sur lesquels nous nous accordons à une écrasante majorité, et que nous aurons l'occasion de relever et de mettre en lumière dans les lignes qui suivent.

Mais les mêmes coordonnateurs ne peuvent d'autre part que se désoler qu'un consensus identique se soit aussi dégagé à propos de la médiocrité des copies corrigées, accentuant l'écart entre ce qu'il était possible d'espérer et ce qui a été effectivement réalisé.

RESUME

Le texte de Furet a pu dérouter certains candidats par son caractère peut-être plus factuel qu'ouvertement conceptuel, ainsi que par son appartenance à *l'histoire immédiate*, voire à l'actualité. Certains ont pu même être gênés par sa très apparente et très superficielle proximité avec le *18 Brumaire*, mais il fallait avoir la vue un peu courte pour ne pas saisir qu'il touchait à une problématique centrale, et plutôt évidente, du programme : l'histoire a-t-elle un sens ? En particulier à des moments charnières de l'aventure humaine, que ce soit une guerre fratricide entre deux cités antiques, la grande révolution qui a marqué la gésine du monde moderne, ou un coup d'Etat parodique – Furet lui-même s'intéressant à une quatrième et récente expression de rupture historique : *l'avortement* idéologique qui nous a fait passer aux lendemains qui déchantent.

¹ à quelques exceptions près, non négligeables, sur lesquelles il nous faudra revenir.

Il repose sur un raisonnement en trois temps aisément repérables et nettement articulés : le communisme est mort sans « hoirs [ni] lignées », pour paraphraser Chateaubriand parlant au contraire de la *fécondité* des « génies-mères » ; **au-delà**, son effondrement signifie la ruine d'un certain nombre de convictions ou d'espoirs qui le dépassent : l'histoire n'a plus de sens, l'avenir est bouché ; **mais** ceci ne marque pas la fin de l'histoire : la démocratie repose sur l'espoir ou l'attente ou le désir de l'avènement d'un monde meilleur.

Il semble que le début de l'extrait ait été souvent mieux compris et mieux rendu que le milieu (la perte du sens de l'histoire, essentielle, mais noyée dans le flot ou flux de la contraction sans explicitation claire), et que la fin, plus subtile, sinon ambiguë, puisque Furet annonce moins la *renaissance* du communisme *en l'état*, que sa *survie, sous une autre forme* (en aucun cas, comme on l'a lu parfois, il ne lance un appel au retour du communisme !) On a d'ailleurs pu noter un manque de nuance de la part de trop de candidats qui faisaient du texte, soit un réquisitoire contre le marxisme-léninisme, soit au contraire son apologie. Cette véritable dénaturation nous semble moins due à la difficulté du passage ou à l'ignorance, éventuellement pardonnable, de certains implicites historiques, qu'à une lecture inattentive, car rapide et superficielle.

Un contresens spectaculaire et tout à fait inattendu, mais fréquemment relevé, est ainsi à signaler car il révèle une faute de méthode fondamentale d'où découlent presque toutes les autres erreurs : **la soumission aveugle à la lettre qui entraîne la trahison de l'esprit**. Il s'agit des copies assurant sans ciller qu'« *Octobre 17 a vu l'effondrement du communisme* » ! A l'évidence il s'agit d'une lecture myope ou plutôt presbyte, des cinq premières lignes avec collage aberrant de mots. Une maladresse de même nature apparaît avec la reprise mécanique du « mais » pour passer du premier au deuxième temps du texte : alors qu'il a clairement sous la plume de Furet un sens de renchérissement (*pas seulement... mais aussi...*), voire une fonction causale ou plutôt consécutive (*cet effondrement **provoque** ou **a pour conséquence**, ou de cet effondrement **découle***), il prend une valeur absurdement adversative dans maints résumés (*pourtant, néanmoins*).

On voit à quel point un résumé (comme une version de langue vivante) est bien une manière de vérifier la compréhension d'un texte comme d'évaluer les compétences linguistiques (et logiques) des candidats.

Cette **confusion entre la lettre et l'esprit** est donc la source des errements fréquemment relevés dans ce type d'exercice : montage de citations (en moderne : « copié-collé »), transcriptions juxtalinéaires obscures, absence de connecteurs appropriés, reformulation insuffisante.

QUESTIONS

Elles ont été assez bien réussies. Comme le texte à résumer, elles ont été jugées réalisables et pourtant discriminantes.

Pour la première question, on n'osait espérer que quelque 5/2 ou « cube » vît dans la formule à expliquer une fine allusion aux programmes 2005-2006 (« la recherche du **bonheur** ») et 2006-2007 (« puissances de l'**imagination** »). On attendait néanmoins la mise en lumière de deux points : pour « la plus grande voie jamais offerte à l'imagination de l'homme moderne », on souhaitait voir employer les termes d'*utopie*, ou d'*idéal*, ou de *modèle*. Or, cela a été rarement vu ou dit, ou alors de façon biaisée² pour dénoncer l'illusion communiste ou ses tromperies, ce qui ne correspondait pas à la signification authentique de la pensée de Furet (à l'inverse, faire de l'auteur un thuriféraire béat du marxisme-léninisme n'était pas mieux venu). Pour « bonheur social », il fallait recourir aux mots d'*égalité*, ou de *fraternité*, ou d'*harmonie*, bref, à tout ce qui pourrait éclairer l'idée d'un épanouissement collectif : par exemple *bonheur de la société*, plutôt que

² autre exemple de déformation pas totalement sotte, mais pas non plus adéquate : le communisme, ce serait, selon Furet, *s'imaginer qu'on est heureux...*

bonheur en société, ou encore *bonheur pour tous*. Une référence à l'Indice de Développement Humain, au programme d'histoire-géographie du baccalauréat aurait peut-être été judicieuse.

Concernant la seconde question, il était essentiel de repérer la métaphore³, elle-même facilement transposable en d'autres images : *gamme*, *éventail*, *registre* des possibles, des figures, des virtualités, des modes ou modèles ou interprétations ou incarnations de la démocratie, de ses variations ou déclinaisons ou expressions ! C'est là qu'on pouvait faire étalage de son savoir et parler de *paradigme*, ensemble des flexions d'un mot, ici d'un concept : la démocratie (certains ont trouvé une façon concise et dense de répondre : *la démocratie est plus un principe qu'un régime*). On eût aimé que davantage saisissent l'origine théâtrale ou musicale de l'expression (le répertoire de Gérard Philipe, celui de Glenn Gould). On a apprécié que beaucoup voient que la déclinaison pouvait se faire dans l'espace, en synchronie (la démocratie anglaise n'est pas l'italienne, la France n'est pas les Etats-Unis) ou dans le temps, en diachronie (la IV^{ème} république, parlementaire, n'est pas la V^{ème}, présidentielle). Il y avait enfin l'idée, proprement optimiste, de la démocratie comme *œuvre* ouverte, toujours à recommencer, ou à *inventer*. Preuve que l'élucidation d'une formule peut aussi donner l'occasion de réfléchir à des questions vitales pour tous, y compris pour nos étudiants !

Le *répertoire* des « bonnes » réponses n'était donc littéralement pas clos, mais on pouvait faire la grimace, ou grincer des dents, en voyant citer les « démocraties populaires » de la guerre froide, comme faisant partie du répertoire de la démocratie, ou lire que le même « répertoire » de la démocratie, c'étaient la liberté, l'égalité, la liberté, ou le suffrage universel ou les droits de l'homme, puisque cela établissait une confusion entre des principes **inhérents** ou des valeurs **intrinsèques** à ce principe politique, avec des **expressions**, des mises en place tangibles, variables, et concrètes de la démocratie comme mode de gouvernement.

En résumé, voilà un exercice qui demande intelligence et capacité d'explication et d'explicitation, donc de reformulation, mais aussi culture générale. Raison, clarté, logique, maîtrise de l'implicite, sens de la langue – comment pourrait-on songer à se débarrasser d'une aussi fine et aussi solide manière d'évaluer des compétences indispensables à la formation de futurs ingénieurs ?

DISSERTATION

Dans la continuité du résumé et des questions, le sujet de dissertation a été choisi et perçu comme « faisable », mais néanmoins susceptible de créer des hiérarchies entre les candidats.

Classique et subtil à la fois, il eût pu faire sien le slogan bien connu de nombreux shampoings : **trois en un**...

A partir d'une vision plutôt *sombre* de l'histoire (l'homme étant ici présenté comme « dépassé par les événements », pour reprendre une expression familière mais ô combien pertinente d'un ou d'une candidate), la phrase de Furet convoquait trois grandes questions que les étudiants ne pouvaient pas ne pas avoir « vues » pendant l'année :

1. l'Histoire (suite des actions humaines) a-t-elle un **sens** (le « fameux 'sens de l'histoire' » évoqué ligne 20) ?
2. l'histoire (étude de ladite suite d'actions) est-elle une **science** ?
3. et de cette suite d'actions, l'homme est-il le **seigneur qui en décide** (maître) ou le **serviteur qui la subit** (esclave) ?

³ Furet lui-même, en parlant de « **panoplie** entière de la démocratie libérale », attire notre attention sur l'usage d'une métaphore (théâtrale) cousine, mais différente en ce sens où, comme on va le voir plus bas, elle évoque, elle, les principes internes à la démocratie, non les formes extérieures qu'elle a pu prendre dans le temps ou qu'elle revêt dans l'espace, comme « répertoire ».

Il ne fallait évidemment pas penser qu'on pouvait « choisir » au gré de son humeur ou de sa préparation entre ces trois problématiques qui se recoupent ou se chevauchent, ni les traiter concomitamment ou successivement de façon *exhaustive* (quitte à épuiser le correcteur), mais il convenait de les articuler, de trouver leur Plus Grand Commun Diviseur (qui était vraiment grand) pour élaborer une réponse personnelle, cohérente et à peu près complète.

Cela suppose, et de citer *in extenso* le sujet dans l'introduction⁴ et de se livrer à un véritable travail d'explication de texte, claire et solide : il y avait matière ! Pour déceler et exprimer nettement l'**enjeu** du sujet, il ne faut évidemment pas se contenter, après avoir reproduit la citation, d'un vague et paresseux, « cette idée, cette vision, cette position, cette thèse, ces propos, cette interrogation », jeté négligemment de façon parfaitement allusive, voire sibylline, censé tenir lieu de problématique. Alors que le principe même de la dissertation consiste à « dialoguer avec la formule de l'auteur tout au long de la réflexion », certains réduisent d'emblée à *quia* la pensée sur laquelle ils sont appelés à débattre...

Comment se fait-il que si peu de candidats aient su *creuser* le « tunnel » qui leur était proposé ? Certains n'ont eu aucun scrupule à trahir purement et simplement le *sens* de l'image : « un tunnel, ça a une entrée et une sortie – ou bien : on est sur les rails – donc on sait où on va » ! Tout le texte sur lequel on était censé avoir travaillé, et même le contexte immédiat de la citation, interdisait une pareille falsification, mais nombre de candidats ne voient pas plus loin que le bout de leur nez refait, à la Pinocchio... A preuve : rarissimes sinon inexistants ceux qui auront pu et su voir une stimulante similitude entre le « tunnel » de Furet et la galerie que « creuse » la taupe marxiste. Et il se compte sur les doigts d'une main de Django Reinhardt, les *happy few* qui ont eu l'idée de citer ce passage des *Mémoires* où Chateaubriand fait l'apologie des « génies-mères » – mais sans pour autant s'apercevoir que les « mines » (petites ou grandes, centrales ou communes) évoquées par le vicomte faisaient un formidable et fécond écho à la métaphore, somme toute banale, de Furet !

Doit-on expliquer pourquoi la phrase de l'historien a été légèrement modifiée, mais, selon nous, ni tronquée, ni trahie, et encore moins « dénaturée » ? « [R]edevient » renvoie directement au temps de l'énonciation, et donc à l'époque de la dislocation de l'empire soviétique, alors que la réflexion attendue, fondée sur les œuvres du programme, se devait d'être atemporelle ; conserver la phrase en l'état aurait pu encore plus troubler les candidats. En outre, demander : « l'histoire peut-elle être » est une invite à considérer la difficulté, voire l'impossibilité, d'en rester au constat d'un cours des choses incohérent ou absurde. C'est d'ailleurs l'idée sur laquelle finit Furet : « C'est une condition trop austère et trop contraire à l'esprit des sociétés modernes pour qu'elle puisse durer. »

A partir de là, on pouvait concevoir un raisonnement assez simple en deux temps, et qu'on formulera de façon volontairement schématique : l'histoire est effectivement un « tunnel » (*thèse* de Furet, en gros), mais on cherche malgré tout à éclairer ce tunnel et à en sortir (*antithèse*). Ou bien :

⁴ on peut imaginer d'attaquer *in medias res*, comme les meilleurs romanciers, et de nous faire grâce de la sempiternelle et insipide amorce ! Nous savons même su gré à pas mal de candidats de nous l'avoir épargnée. Qui, aujourd'hui, croit encore aux vertus d'une *captatio benevolentiae* laborieuse ou convenue qui décourage, au contraire, les meilleures volontés ? En revanche le sujet, dûment référencé, doit être intégralement reproduit, expliqué, problématisé, et le plan clairement annoncé : c'est un contrat. Les candidats ne sont pas non plus tenus de nous rappeler forcément le titre des trois œuvres, leurs genres, ainsi que l'année de naissance de leurs auteurs, ou la date de leur puberté : qu'est-ce que cela prouve ? C'est le développement qui témoigne d'une connaissance authentique du contenu des œuvres, non une introduction pour la galerie ! En effet, ces espèces de compendium sont non seulement une perte de temps, mais aussi le témoignage d'une forme de superstition : croire au pouvoir de la récitation d'un savoir officiel et aux vertus d'un par cœur standardisé. Dans un *même ordre d'idées*, une bonne conclusion peut très bien se ramener à un bilan succinct, à un résumé du cheminement suivi. On n'attend pas forcément d'ouverture, le plus souvent aussi peu pertinente et intéressante que l'amorce.

en dépit des efforts des auteurs pour dégager le « sens » de l'Histoire (*antithèse*), celle-ci ressemble fort à un « tunnel » (*thèse*).

Le fameux plan « dialectique » qui n'est certes pas une obligation, – et qui ne se réduit jamais au « oui/non/un peu des deux », caricature de ce que nous enseignons – s'imposait pourtant naturellement pour organiser sa **réflexion**. Celle-ci doit toujours défendre une thèse, exposer un point de vue, proposer une opinion – bref, répondre à la question du sujet de façon *critique*, en faisant la « part des choses ».

On pouvait cependant regretter l'absence d'une synthèse, tant les deux démarches binaires suggérées (surtout la seconde) négligent ce dépassement que proposent, voire qu'impliquent, les trois œuvres : sans verser aucunement dans l'artifice rhétorique, il est possible d'échapper à l'alternative, ou au dilemme, de l'optimisme et du nihilisme, du complexe de Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*) et du syndrome de Beckett (*En attendant Godot*)....

En effet, après avoir montré, et dans l'ordre de son choix, d'une part la nécessité, ou le besoin, d'autre part les insuffisances, ou les limites, d'une « science de ce que [l'homme] fait » susceptible de *révéler* le sens de l'histoire, ou de le *créer*, le produire, tout candidat pouvait avoir l'intuition d'un dépassement qui montrât les vertus de **l'écriture de l'histoire** comme possible maîtrise du cours des choses. Et l'on pouvait conclure : l'histoire n'est pas un « tunnel », mais un « tombeau » (celui qui unit à *jamais et pour toujours* Camille et Curiace), une galerie (celle que creuse la taupe de Marx), ou les « mines » des œuvres des génies-mères selon Chateaubriand

Il n'en demeure pas moins qu'une copie s'achevant sur l'idée que l'histoire n'a définitivement aucun sens et que le tragique est notre lot n'aurait pas été sanctionnée (litote) : la réponse eût peut-être été jugée partielle, mais pertinente et suggestive. On escompte une « réflexion démonstrative personnelle », quelle qu'elle soit, et on la préférera toujours, même bancal, à la régurgitation impeccable d'une sorte d'*orthodoxie*, le rappel d'une prétendue « doctrine » établie sur la pensée de l'histoire chez Corneille, Chateaubriand et Marx. **S'en tenir**, sans autre forme de *procès*, à évoquer le *fatum* pour le premier, la *providence* pour le deuxième, et la *lutte des classes* pour le dernier, c'était se condamner à une juxtaposition hasardeuse de questions de cours, qui n'est, ni ce qu'on attend, ni ce qu'on souhaite.

Reste qu'on a pu être déçu de l'extrême rareté des copies qui aient su tenir compte de la dimension littéraire du sujet : aucun véritable historien n'avait été convoqué cette année pour défendre sa *pensée de l'histoire* ; en revanche, nous étions en face de trois écrivains majeurs, dont un Marx inattendu qui a dû être une (divine) surprise pour les étudiants et leurs maîtres – en tout cas pour nous. Finir sur ce salut par les lettres n'était pas qu'un artifice rhétorique ou un passage obligé de toute dissertation, c'était aussi une manière astucieuse de tenir compte de la troisième mais pas la moindre des acceptions du mot « histoire » : le *récit*....

*

*

*

*

Quelles sont, concernant le traitement du sujet, **décisif** (et ce n'est pas un *mythe*), les erreurs les plus fréquentes et les plus caractéristiques ? On peut en distinguer quatre, cousines.

1. Croire naïvement que les trois morceaux de la phrase de Furet puissent constituer trois idées qui serviront de grandes parties à un plan acceptable.
2. Ne saisir de et dans la citation que le « bout » censé permettre de dévider la pelote qu'on a dûment préparée dans son coin... Et cela donne de magnifiques questions de cours, reprises de corrigés de sujets similaires ou considérés comme tels, développements *prêts à l'emploi* puisés dans on ne sait quel opuscule. Est-ce par peur ou par malhonnêteté qu'on va, par exemple, ne

considérer dans le mot « histoire » que son sens d'*étude*, alors qu'ici ce sont les *res gestae* – pour être pédant – qui sont premières (l'autre acception étant essentielle, mais, littéralement, seconde), et qu'on consacre la totalité du devoir à ne répondre qu'à cette seule question : l'histoire est-elle une science ?

Au rebours, si c'est bien le sens de l'histoire faite ou à faire qui est correctement envisagé, on s'en tient là, et l'on se réfugie dans de grandes questions familières : les hommes font-ils l'histoire ou l'histoire les fait-elle ? ; *variante* : l'homme est-il acteur, auteur, ou victime de l'histoire ? hasard ou nécessité⁵ ? liberté ou déterminisme ? action et passivité... liberté et intelligibilité...

3. Pratiquer le faux-sens par restriction et maladresse. La question devient : peut-on prédire l'avenir ? Et la réponse tombe sous le sens : non, mais... Or, si la citation de Furet semble mettre l'accent sur l'histoire en marche (« ses actions », « ce qu'il fait ») ou l'histoire future (« s'engage », « où conduiront »), cela n'exclut ou n'interdit en rien d'avoir à parler de l'Histoire dans son acception traditionnelle : le récit des choses passées, des événements advenus. Il était très réductif, voire fautif, de s'en tenir au problème de la prescience ou de la divination⁶. Un « destin », c'est en quelque sorte d'abord un héritage ; il n'est pas d'anticipation ou de prospective qui ne soit d'abord bilan ou récapitulation. Et quand, par exemple, Chateaubriand entend « renouer le fil historique brisé par [s]a course en Amérique » et « reprendre les choses d'un peu plus haut. », pour en fait éclairer ce qui va suivre, il intitule son « incidence » « *Vue rétrospective* ».
4. Recourir au placage, au hors-sujet éhonté et délibéré quoique peut-être inconscient : « topo » sur masses et grands hommes, sur le problème de la transmission et de la conservation de l'histoire, sur le devoir de mémoire, sur l'utilité de la connaissance de l'histoire pour ne pas commettre les erreurs du passé (auquel cas il faudrait se frotter aux archives poussiéreuses que constituent les rapports de jury !)

Comment les candidats ne comprennent-ils pas (ou quand comprendront-ils) que le respect du sujet, sa prise en compte, l'obligation de le *considérer* – le regarder, le lire avec soin et attention – constitue la pierre de touche d'une copie susceptible d'obtenir au moins la moyenne ? Mais qu'à l'inverse, on se condamne à ne pas atteindre le 10 sur 20 si l'on cède à la paresse, à la frilosité, au truchage et à l'esbroufe ?

*

*

*

*

Car à côté de *la mort du sujet*, les travaux évalués cette année confirment une autre dérive qui confine parfois à la malhonnêteté, même si on la doit sûrement d'abord à la maladresse. Il s'agit du *salut par les œuvres* qui s'avère prendre la forme redoutable d'une *planche savonnée*...

⁵ de curieuses confusions apparaissent alors : certes, le hasard et la nécessité peuvent se ressembler étrangement comme le prouve le cas Camille qui prouverait l'inquiétante similitude des deux notions, ou l'ambivalence, ou ambiguïté, du « destin » : est-elle victime d'un sort implacable ou, comme elle le dit, le « jouet » d'un malheureux concours de circonstances ? Mais c'est ce à quoi on arrive, non d'où on part ; et faire de la **providence** le synonyme du chaos et de l'arbitraire, c'est ne rien avoir compris aux enjeux fondamentaux des œuvres, comme ignorer le sens même des mots.

⁶ sans compter que l'ignorance de la portée de nos actions est toute relative : Camille se doute qu'en outrageant son frère, elle va périr, et le candidat qui triche sait qu'il a des chances de se faire taper sur les doigts !

Expliquons-nous. Les candidats connaissent, à une écrasante majorité, les œuvres du programme. On peut même supposer qu'ils les aient lues. Mais que veut dire « connaître », « lire » et, par voie de conséquence, « exploiter » les œuvres ? Ici aussi, nous retrouvons la dévastatrice **confusion de la lettre et de l'esprit**.

Inutile de nous indiquer le numéro des pages, voire des vers ! Inutile d'accumuler les citations⁷ interminables et interchangeables ! Mieux vaut une formule, une expression, un mot, que cinq lignes apprises par cœur et qu'il va bien falloir placer ! Mieux vaut même une citation inexacte mais fidèle ! On pourrait d'ailleurs imaginer une excellente copie sans aucun emprunt textuel aux œuvres, et ce n'est pas un paradoxe. Car les références peuvent être nombreuses, précises et pertinentes, témoigner d'une lecture personnelle du programme sans que la copie prenne la forme d'un centon.

De la même manière nous avouons ici sans barguigner notre extrême réticence envers tout recours à des éléments puisés à l'extérieur d'un programme **nécessaire et suffisant**. Certains collègues jugent au contraire qu'il peut s'agir là d'un « plus », d'une manière de « cerise sur le gâteau », à valoriser. Mais d'une part, nous distinguons bien entendu ces emprunts gratuits, du recours justifié, et parfois nécessaire, à des « fondamentaux de culture générale bien maîtrisés » ; et d'autre part l'**expérience** prouve que, le plus souvent, ces emprunts ne viennent pas *en sus* d'une exploitation des œuvres, mais *à sa place*. C'est une cerise sans gâteau ! Ou alors une compote de cerises, une *farce* où l'amphigourique le dispute bien souvent au galimatias ! Pourquoi chercher à nous éblouir en alignant des phrases tirées de *La Critique de l'économie politique* ou de *La Sainte famille*, quand *Le 18 Brumaire* nous comble largement ? Les concepts marxistes essentiels y sont, le pamphlet grouille de passages faisant notre bonheur pour la problématique à traiter, le tout écrit d'une plume alerte, tantôt furibonde, tantôt burlesque, qui aurait tout de même dû retenir l'attention de nos étudiants. Ce n'est pas (forcément) en dégainant leur Hegel, leur Nietzsche ou leur Sartre, qu'ils feront la différence et se montreront originaux (en évitant de paraître des « clones tristes » pour citer l'excellente formule d'un collègue). En effet, c'est à partir d'un *programme commun* (!), gage d'équité⁸, qu'ils peuvent se *distinguer* : en montrant qu'ils connaissent les œuvres de première main, personnellement, et qu'ils savent les interpréter de façon rigoureuse ou fructueuse, s'en servir, et non les resservir ! Et tout le reste n'est, bien souvent, que littérature...

*

*

*

*

En effet la « littérature », comme la langue d'Esopé, peut être la meilleure, mais aussi la pire des choses, comme le prouve une dernière expression de l'amalgame coupable entre *la lettre et l'esprit*, la forme et le fond, ou, pour parler comme Platon, le monde sensible et le monde intelligible : le fait de substituer l'illustration à l'argumentation.

Ainsi on annonce en fin d'introduction qu'on verra « dans quelle mesure les œuvres s'accordent *[-elles]⁹ ou non avec la thèse de François Furet ». On cherche à voir laquelle des

⁷ dans un corrigé à destination de nos élèves, ainsi que dans la version diffusée auprès des correcteurs, nous le faisons et nous l'avons fait. Mais si nous avons, nous, multiplié les citations, c'est bien entendu pour justifier chacune de nos assertions, mais aussi parce que NOUS AVIONS constamment les trois volumes à portée de main, et sous les yeux – et enfin, pour le *pur plaisir des textes*. Et un corrigé n'est pas un modèle de copie attendue, de même d'ailleurs qu'une copie de candidat, fût-elle jugée « convenable », ne constitue pas à nos yeux un corrigé authentique....

⁸ nous serions avisés de prendre exemple sur nos collègues scientifiques : s'il n'est pas interdit, à l'oral d'une épreuve de maths ou de physique, de se servir d'un théorème hors-programme, encore faut-il fournir la preuve qu'on en sait et possède la démonstration.

⁹ la syntaxe de l'interrogative indirecte reste hasardeuse malgré toutes nos remontrances...

œuvres vérifie le plus ou le moins des idées soutenues, s'écarte le plus ou le moins de la citation. On s'exclame tout guilleret qu'on « retrouve cette idée » du « tunnel » ou de la « science » chez Corneille ou chez Marx, on glisse une citation en guise de preuve, et on s'arrête là. Pire : on attaque un paragraphe, parfois même une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre. Or, pour citer en l'adaptant à peine un correcteur, « formuler précisément à l'initiale d'une partie du développement l'idée qu'elle traite, c'est la rattacher au sujet du devoir, et vérifier qu'on ne s'égare pas, comme en remarquer la fonction au sein de la démonstration élaborée. » Ce n'est pas ici un point de détail, mais bien un principe essentiel de toute réflexion : avant même d'insister sur *ce dont on parle* (nous croulons sous les « résumés d'épisodes » des œuvres), il faut chercher à savoir **ce qu'on veut dire**.

C'est donc la méthode même de la dissertation, ses principes élémentaires, qui sont méconnus, et trahis. Doit-on en rappeler ici les grandes lignes ? Une dissertation est une réflexion et une argumentation : il s'agit de démontrer, ce qui suppose de partir d'idées ou de concepts, dont on se sert comme *preuves, raisons, motifs*, de ce qu'on avance, et qu'on illustrera, précisera, approfondira, en étayant ces idées ou concepts sur les œuvres du programme. A l'évidence, ce sont les œuvres qui vont nourrir la réflexion, et, d'une certaine manière, aider à « trouver les idées » ou arguments idoines ; mais elles deviennent secondes (non secondaires) au moment où l'on doit présenter son raisonnement, exposer le *mouvement* de sa pensée.

Une dérive en apparence moins grave apparaît à travers l'assimilation à *sens unique* de l'argument et de l'œuvre. A un argument, une œuvre. Et même parfois, on l'a vu, à une œuvre, une thèse unique. Le travail de confrontation des auteurs est escamoté. Certains collègues arguent du risque de « forçage » des textes en cas de volonté acharnée de recourir systématiquement aux trois, voire à deux d'entre elles, à la fois. Mais, d'une part, cette épreuve est en réalité une épreuve de littérature *comparée* qui n'ose pas dire son nom, et d'autre part **l'expérience**, là encore, prouve qu'il est licite, loisible, voire facile, de recourir à deux ou trois œuvres presque tout le temps, tout simplement parce que le programme a une indiscutable cohérence et une immense richesse¹⁰ mais surtout parce que c'est justement en rapprochant les textes, en cherchant à en *jouer*, en les **interprétant**, qu'on s'avise de convergences parfois hallucinantes et auxquelles personne n'aurait songé auparavant. *Comparaison n'est pas raison*, dit la sagesse des Nations, mais *le démon de l'analogie* fait des merveilles, parfois....

EXPRESSION

On fera grâce du bêtisier traditionnel.

Les authentiques lapsus ne désarment pas notre indulgence : Racine à la place de Corneille, ou le fait d'attribuer punctuellement à Marx ce qui appartient à Chateaubriand, et vice-versa.

Mais la majorité des correcteurs estiment qu'il y a au niveau de l'expression écrite une dégradation constante et préoccupante et que les pénalités prévues sont insuffisantes....

Le problème demeure celui de la **lisibilité**, ou plutôt de l'illisibilité, qu'elle résulte de « la graphie (pensons à l'usage du stylo à bille), de l'ignorance des conventions typographiques, des impropriétés relatives à des termes parfois très banals ou mal compris, des fautes d'orthographe et de syntaxe et, trop souvent, de tout cela à la fois. »

¹⁰ c'est un programme de haute tenue et de riche teneur qui a encore été proposé à notre étude cette année. Les trois œuvres se faisaient étonnamment écho en particulier pour traiter le sujet proposé. Les candidats avaient *l'embarras du choix* pour nourrir leur réflexion. La *matière*, potentiellement inépuisable, était cependant nécessairement limitée pour eux, déjà en fonction même du temps qui leur est alloué pour venir à bout de trois exercices ; sans négliger la richesse de la pensée et la connaissance effective des œuvres, on a donc plutôt tenu à être sensible à la *manière* dont s'expriment ces deux dernières.

A ce titre, on ne saurait ni ne saura accepter MOT¹¹ pour Mémoires d'outre-tombe, même (surtout) si le candidat annonce d'emblée qu'il s'octroie cette facilité ! C'est un peu comme un joueur de football qui déciderait et annoncerait à l'arbitre qu'il ne toucherait le ballon que de la main gauche et hors de la surface de réparation pour marquer un but ! Une dissertation, comme toute *épreuve*, suppose de respecter un certain nombre de règles, de *s'y soumettre*. En outre, personne n'était opposé à Les Mémoires ou Le 18 Brumaire, raccourcis corrects, voire courants¹², pour gagner du temps.

*
* *
*

Nous avons parfois pu paraître cinglants à l'égard des candidats. Mais *corriger*, c'est bien à la fois rectifier et réprimander ! Pourquoi cacher l'exaspération qui peut nous envahir à la lecture de copies longues et obscures comme des *tunnels* ? Pourquoi dissimuler enfin notre dépit de voir tant d'efforts et même de talents trop souvent gâchés ? Il suffirait de peu pour que les moyennes augmentent, et ce serait avec joie qu'indifférents à une prétendue « constante macabre », nous multiplierions les bonnes notes – et c'est d'ailleurs souvent en éprouvant une véritable gratitude que nous les attribuons, hélas au compte-gouttes ! De peu ? D'un peu plus de courage, d'investissement personnel, d'initiative et de probité. Etre soi-même dans le respect de l'autre, c'est la clef de la réussite.

En MP, la moyenne est de 8,34 avec un écart-type de 3,54,
En PC, la moyenne est de 9,18 avec un écart-type de 3,04,
En PSI, la moyenne est de 8,91 avec un écart-type de 3,22,
En TSI, la moyenne est de 7,45 avec un écart-type de 3,06.

ANNEXE

Propositions de corrigé

Résumé

Pour le résumé, nous offrons cinq versions à huit mains pour le prix d'une ... Un *cas d'école*.

1. L'effondrement du bloc soviétique et de ses satellites communistes marque l'engloutissement définitif et irréversible de l'idéologie qui a présidé à leur émergence.

Ce retour au point de départ bourgeois ruine aussi la confiance aveugle en un progrès continu et nécessaire, remplacée par le doute et l'inquiétude. Aucun autre système que le libéralisme politique et économique ne paraît désormais envisageable.

Pourtant, la démocratie repose sur l'espoir d'un monde toujours plus juste et plus fraternel, de sorte que la disparition du communisme n'empêchera pas d'autres variations sur la possibilité d'une société meilleure. (100 mots)

¹¹ si encore les candidats s'étaient avisés de la valeur heuristique de l'acronyme !

¹² qui s'offusque de lire dans un texte critique : *La Recherche* ou *le Voyage* ?

2. Avec l'éclatement de l'empire soviétique, ce n'est pas qu'un régime qui s'effondre, c'est l'utopie communiste même qui est réduite à néant.

En nous ramenant en arrière, laissant triompher les valeurs bourgeoises prétendument condamnées, il nous replonge en effet dans les affres d'une histoire incertaine et inquiétante, et compromet l'espoir d'un avenir radieux.

Mais la démocratie ne peut vivre sans le désir d'un monde meilleur : condamné comme doctrine, démenti comme réponse, le communisme continue à se faire l'interprète des questions et des attentes de notre temps. (97 mots)

3. La chute de l'URSS achève l'histoire de l'utopie communiste. Neutralisant tout son potentiel, l'effondrement des avatars historiques du communisme couronne un capitalisme parlementaire qui le ruine définitivement.

Cette négation, réfutant également la théorie marxiste du progrès nécessaire de l'histoire, enfante un animal politique qui, soumis à la contingence historique, devra explorer l'inquiétant labyrinthe du devenir, qui, désespérant d'une société juste, est contraint de vivre, orphelin d'avenir radieux, entre humanisme et pragmatisme.

Néanmoins, la démocratie vise essentiellement la réconciliation des hommes, que prétendit incarner et qu'évoquera peut-être encore un communisme dont la mort avérée n'achève cependant pas l'aventure démocratique. (110 mots)

4. La chute de l'URSS consacre la faillite absolue et définitive du régime communiste ainsi sanctionné par l'histoire, et vite balayé par le retour brusque à la démocratie libérale.

Cela remet en cause la notion même de « sens de l'histoire » comme progrès, qu'il garantissait, et inaugure pour l'homme une angoissante marche dans les ténèbres. De plus, l'aspiration toujours légitime à une société idéale, soumise au dépassement du capitalisme, se heurte justement au retour de celui-ci.

Cependant ce désir d'une société meilleure perdure et l'on peut croire que la démocratie n'a pas épuisé toutes ses possibilités de renaissance. (106 mots)

5. La chute de l'URSS entérine le naufrage de toute l'idéologie communiste, de ses origines jusqu'à ses différentes incarnations : c'est la démocratie libérale, qu'elle croyait avoir éradiquée, qui lui porte le coup de grâce.

L'histoire même comme progrès se trouve ainsi mise en faillite : elle ne promet plus le meilleur des mondes mais s'impose dans toute sa contingence ; enlisée dans un présent obscur et désolant, son seul horizon est la dictature du capital.

Pourtant, les espérances démocratiques demeurent : la mort du communisme suscitera toujours une certaine empathie et l'idéal communautaire ressuscitera sans doute sous un autre visage. (104 mots)

Questions

Pour satisfaire à une demande récurrente, nous nous risquons à proposer un exemple de réponse entièrement rédigée. On n'a pas cherché à être exhaustif, mais complet.

1. Par cette formule, François Furet définit l'utopie communiste : une société idéale, unique dans l'histoire, favorisant le bonheur de chacun de ses membres grâce à des mesures favorisant l'égalité et le mieux-vivre. Il s'agit moins d'eudémonisme que de collectivisme.

2. « Répertoire de la démocratie » est une image relevant du théâtre ou de la musique et renvoyant à l'ensemble des œuvres jouées par un artiste. Furet évoque ici la gamme infinie des incarnations possibles de la démocratie, principe plus encore que régime.

Dissertation

Pour ne pas alourdir ce corrigé, nous ne donnerons le détail de la démonstration que pour notre premier et dernier argument. Mais nous proposons, là aussi, un exemple d'introduction et de conclusion rédigées, sachant tout l'artifice qu'il y a à feindre de se mettre à la place d'un candidat.

Dans un essai consacré à l'éclatement de l'URSS et à l'effondrement du communisme, François Furet écrit que l'histoire redevient « ce tunnel où l'homme s'engage dans l'obscurité, sans savoir où conduiront ses actions, incertain sur son destin, dépossédé de l'illusoire sécurité d'une science de ce qu'il fait. »

C'est une vision désenchantée et *sombre*, de l'histoire qui est ici proposée. Elle n'aurait plus de sens, serait incohérente, et vain serait l'effort même pour l'étudier et la comprendre. Or, si chez Corneille, Chateaubriand et Marx, l'histoire peut ressembler à « un tunnel », *l'éclairage* apporté par chacun des auteurs est loin d'être toujours inutile.

En effet, confrontés à la nécessité de rendre compte de l'histoire, nos trois auteurs cherchent à expliquer nos *conduites*, et partent à la recherche d'un sens des événements. Mais ces mêmes auteurs ne méconnaissent pas non plus la dimension contingente, aléatoire, voire absurde de l'histoire, qui provoque l'incertitude et l'inquiétude de l'humanité qui y est soumise. Renonçant à la science mais non au savoir, les trois *écrivains* nous apportent malgré tout leurs lumières pour faire et pour comprendre l'histoire : par l'action, la connaissance et par l'art.

I. CONFRONTES A LA NECESSITE DE RENDRE COMPTE DE L'HISTOIRE, AVEC SES MEANDRES ET SES ZONES D'OMBRE, CORNEILLE, CHATEAUBRIAND ET MARX CHERCHENT A FAIRE LA LUMIERE SUR NOS CONDUITES, ET PARTENT A LA RECHERCHE D'UN SENS (SIGNIFICATION ET DIRECTION) DES EVENEMENTS

I.1. par le récit des faits et l'examen des circonstances

L'historien est celui qui voit, c'est celui qui rapporte, qui met en perspective des faits et des événements, et qui déjà les raconte : la dimension narrative des trois œuvres est évidente et essentielle.

a) raconter

- il s'agit déjà d'une **mise en ordre** temporelle, et Marx sait aussi bien conter que compter, lui qui multiplie les chronologies. Il rappelle qu'on l'a sollicité pour « faire l'histoire du *coup d'Etat* ». Notons par exemple l'attaque du chapitre II : « Reprenons le fil du développement. », et soulignons l'abondance, voire la prolifération des noms propres et des dates dans son ouvrage, « écrit sous la pression immédiate des événements » qu'il a bien fallu trier, classer et ordonner.
- cette « narrativité » est évidente chez Chateaubriand, pour ce qui touche à la grande histoire (« Pour renouer le fil historique brisé par ma course en Amérique, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. » [IX, 3, p. 27]), autant qu'à la petite : « Quelques affaires, depuis huit jours, m'ont obligé d'interrompre la narration que je reprends aujourd'hui [X, 11, p. 132])...
- même si le théâtre est *mimésis*, la *diégèse* n'est pas absente de l'œuvre de Corneille : d'une part parce qu'il représente une succession d'événements, mais aussi parce que certains de ses personnages prennent en charge les traditionnels récits du théâtre classique : Julie (III, 2 et III, 6) et Valère (IV, 2 : « Ignorez-vous encore la moitié de l'histoire ? »).

⇒ mais il ne suffit de rapporter l'histoire, il faut l'expliquer, chercher à la comprendre.

b) examiner

- à côté des tirades narratives, le théâtre cornélien comprend aussi des monologues délibératifs, et *Horace* en comporte deux : à la scène 1 de l'acte III, Sabine cherche à prendre « parti » « en de telles disgrâces », en d'autres termes à arrêter sa position *en des circonstances si malheureuses* ; à la scène 4 de l'acte IV, c'est Camille qui « fait le point » : elle **résume** la presque totalité de l'intrigue, étape après étape, pour en conclure qu'elle s'est trouvée « Asservie en esclave à [maints] événements. », et, elle aussi, pour décider de la posture à adopter.
- la réflexion sur l'histoire prend naturellement la forme de l'introspection chez l'autobiographe Chateaubriand : « Pour comprendre [mon obstination au silence], il faut entrer dans mon caractère. » [XI, 1, p. 136] ; mais enfermé de nuit à Westminster, il médite bien entendu aussi sur l'histoire universelle (« J'étais aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est. » X, 5, p. 108). Ou encore, devant Thionville, il discute avec Féron : « Nous causions **du passé et de l'avenir**, des fautes que l'on avait commises, de celles que l'on commettrait. » [IX, 14, p. 76].
- le terme même de « circonstances » est un véritable leitmotiv du *18 Brumaire* (15 occurrences environ). Le dictionnaire nous rappelle qu'une « circonstance », c'est une « particularité qui accompagne un fait, un événement, une situation », et c'est bien cette spécificité que l'historien doit mettre au jour : chapitre II, pages 92-93 : « Avant de reprendre le fil de l'histoire parlementaire, il faut faire quelques remarques qui permettront de **dissiper les illusions** courantes au sujet du caractère de l'époque considérée. [...] Une observation plus précise de la situation et des partis en présence **dissipe cependant cette apparence superficielle** qui voile *la lutte des classes* et la physionomie propre à cette période. » ; ou page 59 : « Il resterait à **expliquer** comment une nation de 36 millions d'habitants peut être surprise par trois chevaliers d'industrie. ».

I.2. par un effort de méthode, proche de celui de la science

I.3. par le recours à l'explication par la transcendance

II. MAIS NOS TROIS AUTEURS NE MECONNAISSENT PAS NON PLUS LA DIMENSION CONTINGENTE, ALEATOIRE, VOIRE ABSURDE DE L'HISTOIRE, QUI PROVOQUE L'INCERTITUDE ET L'INQUIETUDE DE L'HUMANITE QUI Y EST SOUMISE

II.1. les hommes sont confrontés au hasard, aux hasards de l'histoire, à son mouvement contingent, à son *erre* (un élan purement mécanique)

II.2. ils doivent aussi faire face à son incohérence, à ses *errements*

II.3. ils sont ainsi plongés dans l'incertitude et l'inquiétude, réduits à divers subterfuges pour ne pas s'y noyer

III. RENONÇANT A LA SCIENCE MAIS NON AU SAVOIR, LES AUTEURS NOUS APPORTENT MALGRE TOUT LEURS LUMIERES POUR FAIRE ET POUR COMPRENDRE L'HISTOIRE : PAR L'ACTION, LA CONNAISSANCE ET PAR L'ART

III.1. l'action humaine manifeste la liberté face au déterminisme : elle donne tout son sens à l'histoire

III.2. la réflexion permet de prendre du recul et de la hauteur par rapport aux événements ; s'élevant jusqu'à la méditation, à la prière, et, pourquoi pas ? jusqu'au *credo*

III.3. mais c'est évidemment l'art, l'écriture, le texte, qui nous font échapper aux ténèbres et rentrer en possession d'une (relative) sécurité : les *histoires* rendent ou donnent un sens à l'Histoire

- un scrupule : ce dernier argument pourrait sembler une véritable tarte à la crème. Plus que la foi, ce seraient les *œuvres* qui sauvent ! Eh bien oui ! pour reprendre la belle formule de Ramuz, « la pensée remonte les fleuves », le flux du temps, le cours des événements. Et c'est la littérature, dans son acception large et noble, qui nous donne les moyens de survivre aux naufrages de l'Histoire, d'éviter la noyade ou le mal de mer, au long de notre traversée, d'y trouver même de l'agrément et de ne pas totalement désespérer de sa signification.
- commençons par l'œuvre philosophique : Marx se montre indiscutablement *écrivain* dans son *18 Brumaire*. L'intertextualité, cette nouvelle marotte de la critique, mais aussi preuve tangible de la pérennité infinie des œuvres qui se répondent *en bonne intelligence*, y fonctionne à plein : *La Bible*, Goethe, Heine, Schiller sont ainsi convoqués. Marx cite et corrige Hegel qui lui-même paraphrase, tantôt Esope, tantôt Shakespeare. Les références aux œuvres du dramaturge élisabéthain nourrissent d'ailleurs constamment la réflexion du penseur qui semble prendre un malin plaisir à souligner et à explorer la dimension *théâtrale* de cette sinistre « farce » de la Seconde République, dont il nous raconte l'histoire avec une verve satirique inattendue. Alors que l'objet même de son analyse pourrait sembler *daté*, appartenir à une sorte de lointaine préhistoire, l'*art* avec lequel Marx la conduit, son talent de narrateur, son génie de caricaturiste, lui confèrent une heureuse atemporalité, qu'elle n'aurait pas pu tenir seulement de la finesse de mainte assertion, ou du caractère éternel, et donc actuel, des problèmes qui y sont traités. L'auteur futur du *Capital* nous convainc et nous ravit, et même l'anticommuniste le plus résolu ne pourrait que s'incliner devant le brio du pamphlétaire qui, *bien armé*, donne un *sens plus dur aux maux qu'il attribue* à cette période chaotique de la Seconde République....
- *Horace* pourrait aussi nous paraître comme une tragédie un peu poussiéreuse. Pourtant qui ne voit qu'il s'agit d'une œuvre *politique*, méditant sur le pouvoir, le rapport des dirigeants et du peuple, l'Etat, et sa raison, qui ignore comme il se doit celle(s) du cœur ? La nature même du genre théâtral permet à Corneille de nous conduire au libre questionnement suscité par le débat, la confrontation des points de vue. Trois exemples : divergences entre Valère et Tulle, quant à la façon de mettre en perspective, d'interpréter et d'utiliser, le meurtre de Camille par Horace, avec « le premier parricide » ; face-à-face d'Horace et de Curiace sur l'« âpre vertu » du premier, quand le second rappelle qu'il a « le cœur aussi bon, mais enfin [qu'il est] homme » ; procès équitable conduit par Tulle qui, rappelons-le encore, considère à la fois le « crime [...] énorme, inexcusable » d'Horace et le « service » rendu à l'Etat – aucun n'effaçant l'autre –, et qui, peut-être comme Corneille, ne prend pas vraiment parti entre Horace et Camille. Ce qui ne veut pas dire que cela soit interdit au spectateur ou au lecteur. Très curieusement, la 4ème page de couverture de l'édition GF d'*Horace* parle de l'espoir d'« enfin échapper au conflit des interprétations », alors qu'au contraire, il serait décourageant qu'au terme de l'étude de la pièce, on s'en tienne à un sens unique, impasse plus douloureuse que le « tunnel » de l'Histoire dans lequel nous avançons, même si c'est à tâtons. Le sens naît de la confrontation, toujours ouverte, toujours féconde, des visions. L'herméneutique, c'est le contraire de l'hermétique ! Il appartient au lecteur de se faire son *opinion* personnelle, en toute *connaissance de causes*,

et *en conscience*, échappant aussi bien au scepticisme qu'au relativisme. Penser, c'est peser, critiquer, c'est trier : délibérer n'empêche pas d'opter.

- le divin vicomte restera notre chouchou au terme de cette démonstration. Si Louis Bonaparte est dénoncé comme un « prestidigitateur » par Marx, Chateaubriand est un *magicien*, un véritable enchanteur. Peut-être tous les candidats n'auront-ils pas été comme nous sensibles aux charmes de la prose d'un des plus grands écrivains français, mais nous sommes persuadé qu'ils auront senti la puissance d'analyse, d'émotion et d'écriture de celui qui s'attache à résoudre les énigmes du Monde, de l'Histoire, tout autant que les *énigmes du moi...* Qu'on nous permette de nous attarder sur l'extraordinaire source d'inspiration que constitue la partie de son œuvre au programme dans le traitement de notre sujet, et en particulier dans le développement de notre ultime argument.

Les livres IX à XII des *Mémoires* offrent de multiples échos à la citation de Furet. Au Club des Cordeliers, devant Thionville, dans les Ardennes, au fond des galetas londoniens, l'histoire semble bien être « ce tunnel où l'homme s'engage dans l'obscurité, sans savoir où conduiront ses actions, incertain sur son destin », et ce, malgré le secours provisoire et fragile, sinon « illusoire » « d'une science de ce qu'il fait », qu'il s'agisse d'une rationalisation du cours des événements par la prédiction ou prospective, ou de la mise au jour d'une « intelligence des faits coordonnés les uns aux autres », et appelée du beau nom rassurant de « Providence ».

Mais Chateaubriand permet d'échapper à la perplexité lasse ou au découragement, il tire des ornières du doute et fait sortir de l'enlissement, de trois manières différentes, toutes liées à **l'écriture** : la réitération heureuse et heuristique, le pur plaisir du récit et la présence tutélaire de Shakespeare.

Avec la première, l'Histoire ne bégaye plus, elle fait des vocalises ! Cologne en 1792 « [lui] rem[e]t en mémoire Caligula et Saint Bruno » « Rien de plus historique que le chemin que je suivis ; il rappelait partout quelques souvenirs, ou quelques grandeurs de la France. » (p. 54). Par cette mise en relation logique et poétique des époques et des situations, l'Histoire reprend un sens. Elle acquiert épaisseur ou profondeur, y compris par le rapprochement d'événements contradictoires ou désolants (« Dans cette ville d'où sortit en 486 le premier roi de la première race, pour former sa longue et puissante monarchie, j'ai passé en 1792 pour aller rejoindre les princes de la troisième race sur le sol étranger, et j'y repassai en 1814, lorsque le dernier roi des Français abandonnait le royaume du premier roi des Franks : *omnia migrant*. » p. 51). Chateaubriand fait œuvre à la fois d'historien et de poète, d'archiviste-paléographe et d'artiste : contrairement à ce qu'il écrit lui-même au chapitre 4 du livre I, « Les événements [n']effacent [pas] les événements », ils les *rappellent*, ils se *répondent*. « Nous dînions souvent dans quelque taverne solitaire à Chelsea, sur la Tamise, en parlant de Milton et de Shakespeare : ils avaient vu ce que nous voyions ; ils s'étaient assis, comme nous, au bord de ce fleuve, pour nous fleuve étranger, pour eux fleuve de la patrie. » (p. 156). Si « l'histoire des palimpsestes » est marquée par l'oubli, la disparition par superposition, le *palimpseste de l'histoire*, tel qu'il est systématiquement pratiqué dans nos livres des *Mémoires d'outre-tombe*, est en revanche résurrection, plus encore que remémoration, véritable *con-naissance*. Le « tunnel » s'éclaire et devient « perspective ».

Pour illustrer le plaisir né de la narration d'histoires, nous aurons l'embarras du choix et nous nous contenterons d'un florilège tout personnel, et citerons en vrac : le tableau halluciné du « Pandémonium » des Cordeliers, l'image de l'officier de génie qui n'a plus que la tête et le cou de son cheval pendus à sa main, le reste du corps ayant été arraché par un boulet, la peinture du « marché du camp » avec Dinarzade, le « ramenteur », le récit de la *dolce agonia* en pleine nature, dans les Ardennes, celui de la nuit à Westminster qui s'achève par l'évocation du mystérieux baiser de la petite sonneuse de

cloches, l'idylle avec Charlotte puis la rencontre avec Lady Sutton, où chacun cherche à découvrir sur le visage de l'autre « ces traces du temps qui mesurent cruellement la distance du point de départ et l'étendue du chemin parcouru. »...

Et enfin il y a Shakespeare ! L'auteur d'*Hamlet*, le créateur de la « vieille taupe » en « pionnier » ou « sapeur », celui qui a joint « par des **fiction**s analogues, les **réalités** du passé aux réalités de l'avenir. », empruntant donc à l'Histoire pour en faire des histoires. Shakespeare, l'archétype des génies-mères dont Chateaubriand fait l'apologie en ces termes, qui entrent étonnamment en résonance avec les idées et les mots mêmes de notre sujet : « Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces ; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière, ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain. ».

Corneille, Chateaubriand et Marx ont à faire face à l'obscurité de l'histoire. Ils essayent de la dissiper avec méthode et en fonction de leurs convictions respectives. Mais ils reconnaissent qu'elle apparaît souvent comme un tunnel, ou ne peuvent empêcher que le lecteur ait cette impression. C'est donc finalement moins comme penseurs que comme écrivains de l'histoire qu'ils finissent par nous persuader que si l'Histoire n'a pas de sens, leurs histoires en offrent plusieurs.